

Préparation coloniale,

Un ingénieur français, *globe-trotter* de grand mérite, qui a séjourné et travaillé dans toutes les parties du monde, M. Lhermitte, actuellement au Maroc avait adressé au Congrès de Lausanne le très intéressant mémoire que l'on va lire. Par suite d'une erreur postale ce mémoire n'est arrivé à destination qu'après la clôture du congrès. Nous en publions ici la majeure partie :

Aux pays neufs la valeur réelle d'un homme n'apparaît qu'après l'échafaudage indispensable d'habitudes et de qualités que l'ordinaire vie bourgeoise, loin de développer, étiole et comprime. Peut-on vivifier ces aptitudes par une sorte de préparation ? Assurément.

Il ne s'agit pas de conseiller la vigueur corporelle ou l'énergie du caractère ou la culture intellectuelle : tout comme la fortune ou les relations, ce sont des meilleures chances de succès en toute circonstance. Mais quelles applications, étrangères au souci des boulevards urbains, peuvent en être spéciales aux colonies? On peut les classer en trois groupes : être peu sensible aux fatigues, aux intempéries, aux privations, aux contagions; connaître l'hygiène, les dangers et les besoins d'un homme seul et dépourvu; enfin savoir appliquer ses mains, son esprit et ses yeux à des besognes fastidieuses. Il s'agit en somme de contrarier les habitudes de mollesse issues du confort.

Un séjour aux colonies n'implique pourtant pas la fréquence des courbatures, des rhumes, des jeûnes, des malaises, des combats. Mais il naîtra des circonstances où, sans hôtels, ni marchands, ni amis, il faudra savoir supporter de mauvaises heures, se débrouiller seul, et souvent aider de plus mal partagés. Devant l'imprévu comment table sur qui souffre vite de la soif et de la fatigue ? Quel piètre isolé celui qui ne sait ni planter un clou, ni cuire un morceau, craint la pluie ou l'obscurité, appréhende la longueur de l'étape, l'absence de vin ou le manque 'de tabac, songe à sa migraine ou à son cor-au-pied ! N'en riez pas trop : cette sorte de bipède foisonne dans les villes et n'est pas rare dans les campagnes. On le rencontre généralement parmi les garçons « bien élevés ».

Pour dominer les fatigues, il faut avoir eu l'habitude d'en supporter. Voilà l'intervention des sports et de la gymnastique; inutile d'insister : l'exercice ne cherche plus de défenseurs et

n'a désormais que des apologistes. Courir, sauter, grimper, nager, chevaucher, canoter, tirer, font partie de toute bonne éducation. Il n'en est pas de même de coltiner, marcher, terrasser, lever, jeter, car l'élégance, l'audace et l'imprévu en sont absents. L'homme esseulé regrette les dédains de sa jeunesse. Un champion de course, placé dans la brousse, le bled, la jungle ou la neige, les pieds enfouis dans de solides godillots, les poches bourrées, les mains chargées, la pensée attachée, la tête surmontée d'une coiffure encombrante n'a guère à courir et n'aura guère l'occasion d'impressionner par sa vélocité un indigène toujours moins vêtu, libre de corps et d'esprit. Par contre, le monsieur incapable de manier ses colis perd du prestige et de la puissance de commandement, à moins qu'il n'ait toujours un état-major autour de lui. Une pierre lancée tôt, fort et juste sur quelques chiens hargneux est préférable au nerveux browning et plus efficace qu'un tardif football. Ainsi, dans l'écroulement corporel du civilisé, les aptitudes dont la conservation demande plus de temps et plus de reins que d'argent et de lestesse n'agonisent pas moins que celles où la richesse se complaît à stimuler l'audace et la vitesse.

Pour satisfaire à ces premières observations, il suffit de tenter et de pratiquer tout exercice chaque fois qu'il est accessible et de s'abstenir du concours d'autrui et du machinisme chaque fois possible. Voulez-vous un exemple ? Ne prenez donc pas le tram quand vous avez le temps d'aller à pied, n'appellez personne pour déplacer ce meuble ou soulever cette lourde malle.

Quant à s'habituer aux intempéries c'est contraire à tous les usages, que dis-je ! aux morales ! Allez donc au lycée tête nue, et vous m'en direz des nouvelles. Sortir l'hiver en taille, c'est avouer sa gêne, ou montrer une excentricité nuisible à la confiance que vous cherchez à inspirer. Entassés, nous étouffons dans une salle ou dans un train; l'un tousse : vite qu'on ferme les fenêtres ! Pleut-il ? C'est la voiture, le tram, ou le métro, non qu'il soit désagréable ou malsain d'être trempé, mais pour épargner les vêtements et aussi pour ne pas arriver crotté. Nul ne doute qu'il ne soit très avantageux pour la santé de vivre nus-pieds : quel homme sérieux pourrait le mettre en pratique ? C'est actuellement impossible. Le poète l'a dit, voilà bientôt deux mille ans : l'homme périra par l'inaction et le vêtement. Puisee-t-on réagir fructueusement. Mais la pudibonderie et la lâcheté trouvent un appui formidable dans la laideur et la paresse générales. Les miséreux sont abrutis, les riches dégénérents, les littérateurs aberrants, les scientifiques débiles et les ignorants stupi-

des : l'humanité forme une tourbe aveuïe de quinteux et de contrefaits dont l'amour-propre impose l'usage de vêtements superflus afin de mieux cacher les tares. Dans un bal, toutes les femmes ne peuvent impunément se décolleter. Au gymnase, les adolescents aux bras malingres abondent en sarcasmes sur les « vaniteux » qui peuvent travailler les bras nus. Je ne conseillerai donc pas de s'offrir brusquement aux vents, à la pluie, au soleil, aux regards, ni même d'enlever tout à coup le fameux gilet de flanelle et d'ouvrir définitivement les deux battants de la fenêtre. Ces héroïques résolutions heurteraient l'émoi des mères, le sérieux des pères, le jabot des médecins et l'orgueil des mal plantés, c'est-à-dire à peu près tout le monde. Vous aérerez vos poumons et votre peau autant que le permettront votre santé, votre amour-propre, vos intérêts et les préjugés qui vous entourent. Cela suffit. Peu à peu, les vêtements superflus s'en iront d'eux-mêmes par morceaux, et votre fragilité avec eux.

Pour l'hygiène, quand j'aurai dit de ne pas abuser des médications pour des malaises sans conséquence afin que le corps puise en lui-même la résistance nécessaire, et d'avoir pourtant assez l'usage des remèdes pour s'en servir quand les circonstances s'opposent au risque de maladie; d'éviter les excitants, de s'abstenir de boire et de manger à tout propos, sans tomber dans l'exagération ascétique ni dans une lubie végétarienne ou pharmaceutique; de ne pas craindre de sauter un repas de loin en loin, car le jeûne ni répété ni prolongé est un exercice fortifiant; de se souvenir que la liberté du ventre est une condition de santé d'autant plus sévère que le climat ou le confort sont plus défavorables; de ne point braver le soleil sans entraînement, de ne pas tenter d'entraînements impossibles en une seule génération et qui se paient par une insolation; de ne point craindre le soleil au point de prêter au casque une vertu magique : j'aurai fourni une liste assez complète des habitudes favorables à une hygiène en rapport avec la résistance à l'imprévu. Ce sont tous des conseils connus : on pêche moins par ignorance que par le manque à les appliquer et à les doser. C'est affaire de bon sens, et aussi de fermeté de caractère. La grosse affaire pour vivre hygiéniquement, c'est de résister aux mirages de l'imagination, aux poussées des passions et au poids si lourds de la paresse permanente. Nous rentrons ainsi, pratiquement, dans l'éducation générale.

Pourtant, deux conditions importantes ont été passées sous silence : l'endurance et l'audace.

L'endurance, c'est la patience envers la fatigue. Tant de médecins ont honni la fatigue qu'il est scabreux de la défendre.

Et puis, ne pas se fatiguer est un précepte si doux à la paresse fondamentale de chacun ! Remarquez combien l'évolution actuelle du langage substitue les mots grossiers aux expressions polies tandis que les mots désignant ce qui est courageux prennent une odeur d'imprudence et d'hôpital. Les médecins ont ainsi déformé le sens de fatigue en y incorporant un supplément de dépense organique. Avec eux, on pense tout de suite à la mort du coureur de Marathon, au forçage, à l'intoxication, au scalpel de l'autopsie : sortis de la brasserie, les carabins sont lugubres. En fait, une fatigue modérée est nécessaire de temps à autre à un organisme jeune pour exercer ses facultés de résistance et sa puissance de vitalité. Les maladies viennent au devant de l'homme qui a évité les fatigues; elles vont l'attaquer puisqu'il n'ose aller les pourchasser. Extirpez cette idée néfaste d'un équilibre béat. Vivre, c'est lutter. Cesser de lutter, c'est commencer de mourir. Depuis dix mille ans, l'histoire illustre tragiquement ce que la biologie découvre tardivement.

Reste l'audace, plus nécessaire que jamais aux pays des mères timides et des pères timorés. Les nations ont des crises de fatigues où des générations benoîtes vivent confites en prudence et en scrupule; nous en subissons une. Rien n'aurait enrayé l'engourdissement final d'une civilisation apeurée dans une morale de vieux rentiers et d'employés aussi mornes que dociles si la mécanique et la finance, apportant avec le mal, le remède, ne nous en arrachaient. La finance, par son instabilité, fait surgir les dangers, les appétits et les misères qui broient l'hésitation. La mécanique, sans parler de la vogue des bicyclettes et des autos, témoigne, par l'aviation seule, des nouvelles obligations d'oser qui surgissent devant la vie. A cet égard, les pays font mieux que de demander une préparation : ils réapprennent le risque, condition sans laquelle toute humanité déchoit. Il faut ranimer l'audace : elle ne s'acquiert qu'en osant. L'obligation d'oser peut seule aérer l'étouffoir d'énergies qu'est notre machine sociale, où un tic-tac régulier tient lieu de vertu.

Il est difficile de faire apprécier à un jeune homme les conditions nécessaires d'hygiène, de sécurité et de prévoyance physiologique. Il faudrait moins protéger la jeunesse et l'avertir plus. On se heurte encore à la tendresse néfaste des parents incapables, aux femmes dont les inquiétudes maternelles servent de mauvais bouclier contre la médisance, aux hommes qui supposent habile d'affecter une rigidité fallacieuse, aux parasites à qui les vérités sent interdites. Evidemment la mémoire pourra retenir la confection d'un pansement et l'emploi de quelques

médicaments. Mais les saines habitudes se prennent très jeunes par imitation, ou trop tard, sous les attaques de l'âge. Donner des conseils ? « Pas d'excès » à des viveurs qui se gavent ou à des malheureux qui jeûnent ? « pas de séjours marécageux » à des habitants du boulevard ou d'une quelconque avenue Gambetta ? « ouvrez vos fenêtres » à des employés du métro ? « pas de fatigue » à celui que la vie voue aux surmenages, et « prenez de l'exercice » au rond-de-cuir pour qui un accroc à la culotte est une catastrophe ? « pas d'apéritif » au commis voyageur d'une marque ? Ils avaient déjà leur enfer pavé de ces bonnes intentions. La seule propagande efficace doit se cacher derrière des sujets d'actualité bruyants et immédiats. Pour se faire agréer, le vrai doit faire sa cour au public et se faire aussi aimable qu'utile. Ce sont des conditions qui dépassent une préparation coloniale.

Reste la longue liste des opérations fastidieuses. Clouer, scier, charpenter un peu, forger un peu, maçonner un peu, terrasser un peu; faire un peu le mécanicien; démonter, remonter, réparer un peu une bécane et une auto; seller, desseller et panser; conduire un cheval, un moteur; rouler à bicyclette avec des surcharges gênantes; connaître un peu les champs, avoir un peu cultivé, labouré, jardiné, moissonné; avoir traîné une voiture chargée; cuire quelques plats simples tels que rôts, galettes, soupes, etc.; découper une volaille crue ou cuite; fréquenter un vétérinaire, un chasseur; savoir démonter, nettoyer, et remonter une arme à feu; avoir recousu un bouton, un accroc, et avoir lavé une loque. Naturellement tout ne peut s'apprendre avant l'action et tout n'est pas désagréable dans cette liste. Il s'agit, non d'évincer l'homme de métier, mais de pouvoir l'attendre avec moins de dommage. Une tentative préalable suffit pour débarrasser de l'incapacité absolue. Pour réaliser un programme aussi touffu, il faut bien se garder de systématiser : la vie entière n'y suffirait pas. Il suffit de se passer du concours d'autrui chaque fois que c'est possible, et prêter la main aux spécialistes à chaque occasion. J'ai bien dit que c'était fastidieux.

Voilà bien des exigences. Trop d'efforts répétés. D'ailleurs le jeune homme et l'homme fait chercheront longtemps encore le plaisir dans un effort atténué jusqu'au simulacre, tel par exemple baguenauder l'esprit vide, les jambes molles, et le ventre plein.

Pourtant le soldat se réclame des qualités du colonial,, et les frontières retentissent de cliquetis menaçants. Demain comme toujours, en guerre, la maladie tuera plus que la mitraille. La

victoire est peut-être la justice suprême. Et les vaincus courberont leur descendance sous un esclavage au bénéfice du vainqueur. *Væ victis*. Une préparation virile accroît ou rétablit les chances de survie.



Sports Carolingiens.

Un poète inconnu qui vécut à la cour de Charlemagne a laissé parmi d'autres documents le récit d'un « départ de chasse » qui ne manque pas de pittoresque malgré la monotonie des détails. Ce poète était évidemment un courtisan. Mais on peut aisément faire le départ des éloges immérités que contient sa description et des faits exacts qui s'y trouvent relatés. Et l'on sait d'autre part que Charlemagne en fait de sports, aimait la chasse et la natation et que sa famille se composait de quelques quinze enfants tant légitimes que naturels. Ceci rappelé, laissons la parole à notre poète :

« Dès que paraît le jour, la jeunesse royale se hâte de quitter le lit et la foule des nobles vient se placer au seuil du palais. Là un coursier caparaçonné, couvert d'or et de métaux précieux, s'énorgueillit d'avoir été choisi pour porter le grand roi et secoue fièrement la tête. Enfin paraît le roi Charles au milieu d'un cortège de courtisans: ses hautes épaules dominant la foule entière et sur son visage souriant étincellent mille feux car un cercle d'or entoure sa noble tête. Bientôt il a quitté le porche sacré de la haute basilique. Les ducs et les premiers d'entre les comtes le suivent puis, à la voix des clairons, s'ouvrent les portes de la grande ville; le cor résonne, un grand bruit se fait au seuil du palais et la jeunesse s'élançe en courant vers la rive du fleuve. C'est alors que, longtemps attendue, la reine sort de son royal appartement entourée d'une nombreuse cohorte, la belle Luitgarde que le roi Charles a nommée son épouse. Son cou brille du tendre coloris de la rose; l'écarlate est moins vif que sa chevelure qu'il enlace; des bandelettes de pourpre ceignent: son front blanc; des fils d'or retiennent les pans de sa chlamyde, des pierres précieuses enrichissent un diadème de clair métal dont sa tête est couronnée; le lin de sa robe a deux fois été